

## *Charles-Joseph de LIGNE*



Photo : Quentin Ponette

**Par Annick DATH**

1994

*Service du Livre Luxembourgeois*



**Lire aujourd'hui les textes de Charles-Joseph de Ligne, c'est découvrir Joseph II, Catherine de Russie et bien d'autres monarques dans leur intimité; c'est écouter les discussions de J.-J. Rousseau, les impertinences de Voltaire et les conversations frivoles des salons; c'est entrevoir ce que pouvait être la vie de caserne et la guerre en dentelles; c'est sentir grossir la contestation révolutionnaire et s'édifier le romantisme. Bref, c'est voir naître, dans les cris de douleur et de joie, la modernité.**

**Par ailleurs, au fil des anecdotes, des lettres et des pensées, se profile un homme fascinant, multiple, dont on a pu dire qu'il incarnait le XVIIIe siècle mais qui par bien des aspects nous ressemble. Sa bougeotte chronique, ses audaces, son humour lui gagnent notre sympathie; sa détermination à affirmer et à assumer son originalité, sa liberté de pensée et d'expression, l'acuité de son regard critique rarement émoussé assurent à ses «petits riens» la pérennité.**

## ***Chronologie***

**1735** : le 23 mai, Charles-Joseph, septième prince de Ligne, naît à Bruxelles. Le fils de Claude-Lamoral II, feld-maréchal du Saint Empire et représentant d'une des plus anciennes familles du Hainaut, a pour parrain l'Empereur Charles VI et pour marraine l'archiduchesse Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas.

**1739** : sa mère, Élisabeth de Salm, meurt. Enfance grise et monotone à Belleoile où défile une théorie de précepteurs médiocres et incompetents.

**1750** : le jeune homme passionné par la vie militaire trouve enfin un maître de qualité en la personne de M. de La Porte. À cette époque, il rédige un *Discours sur la profession des armes*.

**1751** : Présenté à François Ier et à Marie-Thérèse, il est nommé chambellan. Devenu enseigne au sein du régiment Ligne-Infanterie que possède son père, il vit en garnison à Mons et se distrait en composant des contes libertins.

**1755** : son père le marie à Françoise-Marie-Xavière de Lichtenstein qui vient d'avoir quinze ans. De ce mariage arrangé naîtront trois filles et quatre garçons dont deux mourront en bas âge.

**1756-1763** : il participe à de nombreuses batailles de la guerre de Sept Ans. Parmi celles-ci, il se distingue à Hochkirch (14/10/1758) où il est fait colonel. Au soir de la bataille de Maxem (21/11/1759), il est chargé d'aller porter à Versailles la nouvelle de la victoire sur les troupes de Frédéric II.

**1764** : nouvellement nommé général-major par Joseph II, il voyage à Venise et passe une semaine à Ferney auprès de Voltaire.

**1766** : la mort de Claude-Lamoral le laisse à la tête d'une énorme fortune qui lui permet enfin de mener la vie brillante qu'il aime. À Paris, il fréquente les salons de Mme du Deffand et de la Maréchale de Luxembourg et côtoie de nombreux comédiens.

**1769** : rentré à Bruxelles, il fréquente le salon d'Eugénie et d'Angélique d'Hannetaire dont le père dirige le théâtre de la Monnaie et il participe à la création de la Société Littéraire de Bruxelles.

**1770** : il publie un *Mémoire raisonné sur plusieurs ordres de bataille* mais surtout, il rencontre Jean-Jacques Rousseau à qui il offre asile dans sa terre libre de Fagnolles. À Neustadt, il participe à la rencontre entre Joseph II et Frédéric II.

**1774** : devenu lieutenant général et chevalier de la Toison d'Or, il publie les *Lettres à Eugénie sur les spectacles*.

**1776** : à l'invitation du comte d'Artois, il se rend à Versailles où, jusqu'en 1786, il séjournera plusieurs mois par an.

**1779** : à l'occasion du mariage de son fils aîné, Charles, avec une princesse polonaise, il organise à Beloeil des fêtes somptueuses durant lesquelles on joue *Colette et Lucas* une comédie mêlée d'ariettes qu'il a composée tout exprès.

**1780** : afin de régler les affaires de sa bru, il s'embarque pour la Russie. Il rencontre à Berlin Frédéric II et à Tsarkoïe-Selo Catherine II qui lui donne un brevet de colonel russe. Par ailleurs, il publie ses *Préjugés et fantaisies militaires*.

**1781** : il reçoit Joseph II à Beloeil et publie *Coup d'oeil sur Beloeil et sur une grande partie des jardins de l'Europe*.

**1787** : il participe à une croisière sur le Dniepr qui conduit Catherine II et sa cour en Crimée où l'impératrice lui donne une terre.

**1788** : incorporé dans l'armée russe, il collabore aux côtés de Potemkine aux sièges et batailles de la guerre contre les Turcs.

**1789** : revenu dans les rangs autrichiens, il participe à la prise de Belgrade et est nommé Grand Maître d'Artillerie et Commandeur de l'Ordre de Marie-Thérèse.

**1790** : le soulèvement des Pays-Bas l'oblige à se réfugier à Vienne où Léopold II succède à Joseph II.

**1791-1794** : tributaire des événements politiques, il réside tantôt en Autriche, tantôt en Hainaut dont il est nommé Grand Bailli en 1791.

**1794** La victoire des Français à Fleurus le ruine et le contraint à l'exil. Il vivra les vingt dernières années de sa vie à Vienne, dans les villes d'eau de Bohême ou chez une de ses filles, à Töplitz, où il se lie avec Casanova.

**1795** : débute à Dresde la publication des 34 volumes des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*.

**1808** : nommé capitaine des Trabans de la garde de François Ier, il reçoit à titre purement honorifique le grade de feld-maréchal.

**1809** : Mme de Staël qui lui a rendu visite l'année précédente publie *Les lettres et pensées du Prince de Ligne*, une anthologie de ses oeuvres, qui lui assure une célébrité littéraire inespérée.

**1814** : au sortir d'un bal donné dans le cadre du congrès de Vienne, il prend froid et s'éteint, le 13 décembre, dans sa maison du Mülkerbastein.

## ***Bibliographie***

- ***Lettres et pensées d'après l'édition de Madame de Staël***, suivi de ***Fragments de l'histoire de ma vie***. Introduction et notes, chronologie et bibliographie par Raymond TROUSSON ; Paris, Éditions Tallandier, 1989, 387 p. (Coll. *In-texte*).
- ***Mes écarts ou ma tête en liberté***, (Charles-Joseph de Ligne), choix établi par Roland MORTIER, préface de René SWENNEN, lecture de Roland MORTIER ; Bruxelles, Éditions Labor, 1990, 146 p. (Coll. *Espace Nord*).
- Paul MORAND, ***Le prince de Ligne***, Paris, Mercure de France, 1964, 339 p. (Coll. *Les plus belles pages*).
- Gustave CHARLIER, ***Œuvres choisies du prince de Ligne***, Bruxelles, Office de Publicité, 1941 (Collection nationale).

À consulter :

- Carlo BRONNE, ***Le maréchal***, dans ***Beloeil et la Maison de Ligne***, [Beloeil], Fondation Ligne-Beloeil, s.d., chapitre XIII, p. 169-203.
- Roland MORTIER, ***Un aristocrate des lettres: le Prince de Ligne*** dans ***La Wallonie, le pays et les hommes : lettres, arts, culture***. Tome 2 : ***Du XVIe siècle au lendemain de la Première Guerre mondiale*** sous la direction de Rita LEJEUNE et Jacques STIENNON, Bruxelles, Renaissance du livre, 1978, p. 95-101.
- Raymond TROUSSON, ***Le Prince de Ligne (1735-1814) : Ligne, Voltaire et Rousseau***, dans ***Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises***, 1985, tome XLII, n°3-4, p. 192-217.
- Jean-Pierre BALPE, ***Paysage et littérature***, Paris, Larousse, 1975. (*Textes pour aujourd'hui*)

- Claude ETERSTEIN, *Le bon sauvage : «L'ingénu» de Voltaire*, Paris, Gallimard; Lire, 1993. (*Les écrivains du bac*)
- Roger MATHÉ, *L'exotisme d'Homère à Le Clézio*, Paris, Bordas, 1972. (*Univers des Lettres*, Série thématique, n° 709)



## ***Texte et analyse***

En 1780, Charles-Joseph de Ligne s'embarqua pour la Pologne et la Russie afin de recouvrer les créances de sa bru. Il rencontra à cette occasion Catherine II qui fut charmée par l'homme d'esprit qu'elle recevait. Lorsqu'en 1787 elle décida de convaincre les autres grandes puissances européennes de faire la guerre aux Turcs qui tenaient Belgrade, elle se souvint du prince et de ses qualités diplomatiques. Elle l'invita donc à participer à la croisière sur le Dniepr, où entre les fêtes et les réjouissances, devait se sceller l'alliance contre les Turcs. Pendant tout ce voyage orchestré par Potemkine, le prince envoya des lettres à Mme de Coigny qui les diffusa dans le Tout-Paris. En Crimée, Catherine II offrit au Maréchal une terre qu'il visitait au moment où il rédigea sa cinquième lettre à la marquise.

*C'est sur la rive argentée de la mer Noire ; c'est au bord du plus large des ruisseaux, où se jettent tous les torrents du Tczetterdar ; c'est à l'ombre des deux plus gros noyers qui existent et qui sont aussi anciens que le monde ; c'est au pied du rocher où l'on voit encore une colonne, triste reste du temple de Diane, si fameux par le sacrifice d'Iphigénie ; c'est à gauche du rocher d'où Thoas précipitait les étrangers ; c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier que j'écris ceci.*

*Je suis sur des carreaux et un tapis turc, entouré de Tartares qui me regardent écrire, et lèvent les yeux d'admiration, comme si j'étais un autre Mahomet.*

*Je découvre les bords fortunés de l'antique Idalie (1), et les côtes de la Natolie (2); les figuiers, les palmiers, les oliviers, les cerisiers, les abricotiers, les pêcheurs en fleurs répandent le plus doux parfum, et me dérobent les rayons du soleil; les vagues de la mer roulent à mes pieds des cailloux de diamants. J'aperçois derrière moi, au travers des feuillages, les habitations en amphithéâtre de mes espèces de sauvages fumant sur leurs toits plats, qui leur servent de salon de compagnie; j'aperçois leur cimetière qui, par l'emplacement que choisissent toujours les Musulmans, donne une idée des Champs Élysées (3). Ce cimetière-ci est au bord du ruisseau dont j'ai parlé; mais à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côté, et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers, qui prêtent aux morts une ombre hospitalière. Leur tranquille séjour est marqué par des pierres couronnées de turbans, dont quelques-uns sont dorés, et par des espèces d'urnes cinéraires (4) en marbre, mais grossièrement construites. La variété de tous ces genres de spectacles, qui donnent à penser, me dégoûte d'écrire: je m'étends sur mes carreaux et je réfléchis.*

*Non, tout ce qui se passe dans mon âme ne peut se concevoir; je me sens un nouvel être. Échappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs et aux deux Majestés Impériales de l'Occident et du Nord, que j'ai laissées de l'autre côté des montagnes, je jouis enfin de moi-même. Je me demande où je suis, et par quel hasard je me trouve ici; et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de ma vie.*

*Je m'aperçois que, ne pouvant être heureux que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont en mon pouvoir, et porté à la paresse du corps*

---

1. *Sur les bords fortunés de l'antique Idalie...* citation du poème épique de Voltaire, **La Henriade**.

2. L'Anatolie, c'est-à-dire la presqu'île d'Asie Mineure.

3. Dans l'antiquité, la colline où les âmes des hommes les plus méritants vivent dans un printemps éternel.

4. Urne contenant les cendres d'un corps incinéré.

*et de l'esprit, j'agite l'un sans cesse par des guerres, ou des inspections de troupes ou des voyages, et que je dépense l'autre pour des gens qui souvent n'en valent pas la peine. Assez gai pour moi, il faut que je me fatigue à l'être pour ceux qui ne le sont pas. Si je suis un instant occupé de cent choses qui me passent par la tête dans la minute, ils me disent : vous êtes triste, c'est de quoi le devenir ; ou bien : vous vous ennuyez, c'est de quoi me rendre ennuyeux.*

*Je me demande pourquoi n'aimant ni la gêne, ni les honneurs, ni l'argent, ni les faveurs ; étant tout ce qu'il faut pour n'en faire aucun cas, j'ai passé ma vie à la cour dans tous les pays d'Europe.*

## **Choisir**

Dans ce vaste «fourre-tout de voyageur» (l'expression est de Paul Morand) où les sentences lapidaires côtoient d'infinies anecdotes, il n'était pas facile de choisir un texte d'une longueur raisonnable qui puisse être abordé sans trop de prérequis. Élaborée au jour le jour pour une société réduite parfois à l'auteur seul, l'oeuvre de Charles-Joseph de Ligne fourmille en effet de références au quotidien des cours et des salons européens du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Les lettres à Mme de Coigny*, parce qu'elles s'attachent à faire découvrir à la bonne société parisienne un pays inconnu, se laissent plus aisément appréhender par les lecteurs non-avertis. Enfin de cet extrait, par ailleurs représentatif de la plume du prince, s'exhale le charme particulier qui baigne toute sa correspondance.

## **Lecture**

Rédigée à la faveur d'une pause dans un épuisant voyage diplomatique, cette cinquième lettre s'emploie d'abord à présenter les terres que Catherine II vient d'offrir au narrateur. Mais rapidement cette description glisse vers une réflexion sur son mode de vie et sur ses aspirations. Plus qu'un décor, le paysage dans lequel s'élabore cette méditation en est le prétexte voire le moteur ; plus loin le prince écrira : *La nuit sera délicate. La mer, fatiguée du mouvement qu'elle s'est donné pendant le*

jour, est si calme qu'elle ressemble à un grand miroir, dans lequel je me vois jusqu'au fond de mon cœur. Au début du XIXe siècle, la nature miroir de l'âme constituera l'un des poncifs du romantisme mais Charles-Joseph de Ligne est homme du XVIIIe siècle et malgré ses sympathies rousseauistes, il ne se laisse pas souvent aller à la confidence (5). Moment rare donc, lieu remarquable et présenté comme tel : *c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier que j'écris ceci.*

Cependant, le lecteur ne découvre que progressivement cet endroit que tout concourt à rendre extraordinaire ; les indications géographiques le situent d'abord dans cette région fabuleuse du Pont-Euxin dont Mithridate fut le roi. Dès le premier paragraphe, la surabondance des superlatifs souligne le caractère exceptionnel de ce lieu qui sera décrit dans une double perspective antique et sacrée qu'illustre la figure d'Iphigénie.

Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, Iphigénie a partie mêlée avec Artémis (= Diane pour les latins) avec qui on la confond parfois (6). Alors que les Grecs désiraient prendre la mer pour attaquer Troie, des vents contraires les en empêchèrent. Consulté, le devin Calchas déclara qu'il s'agissait d'une manifestation de la colère d'Artémis qu'Agamemnon avait offensée et qu'un sacrifice s'imposait, en l'occurrence celui d'Iphigénie. Euripide raconte, dans *Iphigénie à Aulis* (7), qu'au moment suprême Artémis substitua une biche à la jeune fille et qu'elle l'emporta vers la Tauride (= la Crimée) afin d'en faire sa prêtresse. Au royaume de Thaos qui avait décrété la mort de tous les étrangers abordant ses terres, Iphigénie sacrifiait à Diane les imprudents voyageurs.

---

5. Ainsi, bien qu'une foule d'anecdotes témoignent dans ses écrits de ses relations tumultueuses avec son père, il ne se permettra à son sujet que cette réflexion : *Mon père ne m'aimait pas, je ne sais pourquoi, nous ne nous connaissons pas.*

6. Voir à ce sujet l'article Iphigénie dans le *Dictionnaire de la Mythologie* de Michael GRANT et John HAZEL, traduit par Étienne LEYRIS, Verviers, Marabout, 1975 (Coll. *Marabout Université*).

7. Euripide, *Théâtre complet I : Les légendes d'Argos* ; traduction, introduction et notes par Henri BERGUIN et Georges DUCLOS, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.

Ici, les deux épisodes du mythe se confondent mais qu'importe ; le souvenir d'Iphigénie marque à la fois l'antiquité du lieu et son élection par les dieux, il souligne également le privilège du prince qui, bien qu'étranger, peut jouir en toute quiétude des douceurs de ce site originel.

D'entrée, les *deux plus gros noyers qui existent et qui sont aussi anciens que le monde* tout comme (sous-jacente à l'expression *mes espèces de sauvages*) l'allusion aux bons sauvages rattachent le lieu décrit aux commencements. La douceur du climat, la présence des ruisseaux, la multiplicité des arbres fruitiers, tout renvoie au jardin d'Éden ou à celui de l'Age d'Or d'Ovide (8) où le printemps est permanent. Ainsi donc, si cette description rend compte de la réalité, elle y ajoute une foule de connotations culturelles qui la magnifient et l'inscrivent dans une perspective sacrée et typiquement occidentale. Rien d'étonnant donc à ce que, vu à travers ce filtre culturel, les cimetières musulmans se transforment en Champs Élysées antiques qui ne sont pas sans rappeler par certains aspects le jardin des origines.

En effet, ce lieu primordial n'exclut pas la présence de la mort. Inscrite dans le paysage, elle conduit à une réflexion discrète sur l'après-vie que traduit symboliquement le cours du ruisseau *où se jettent tous les torrents du Tczetterdar : Ce cimetière-ci est au bord du ruisseau dont j'ai parlé ; mais à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côté, et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers, qui prêtent aux morts une ombre hospitalière*. Pour le prince sans cesse ballotté de cours en champs de bataille, seule l'après-vie sera un long fleuve tranquille.

*La variété de tous ces genres de spectacles, qui donnent à penser, me dégoûte d'écrire : je m'étends sur mes carreaux, et je réfléchis*. Résumé parfait de l'opposition longuement développée ensuite entre une vie paisible tournée vers soi (*je réfléchis*) et une vie mondaine toute de représentation (*écrire*). En effet, la comparaison entre les substantifs qui expriment ce qu'est le bonheur pour le narrateur et les verbes qui rendent compte de ses activités mondaines mettent en lumière une parfaite

---

8. Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre I, vers 90 à 110.

opposition entre ces deux pôles (*tranquillité* > < *j'agite, indépendance* > < *je dépense, paresse* > < *je me fatigue*) ainsi que la prédominance de l'un (les verbes inscrits dans le présent) sur l'autre (les substantifs toujours au stade de l'idéal).

Et voilà pourtant que ce bonheur paisible est là, tout proche ; il suffirait de ne pas rejoindre la cour et de rester étendu sur des carreaux à réfléchir... car, bien entendu, la vie mondaine ne permet pas de développer ce genre d'activité (*Échappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes à la fatigue des plaisirs et aux deux Majestés Impériales d'Occident et du Nord, ..., je jouis enfin de moi-même*). Or on sait déjà que le narrateur rejoindra cette société qui non seulement s'oppose point par point à ses aspirations personnelles mais qui de plus le prive de lui-même, l'aliène. Se pose alors la question fondamentale du pourquoi d'une telle situation. À l'argument pratique que le prince feindra d'ignorer s'ajoute une raison bien plus profonde qui tient à la nécessité de la reconnaissance par ses pairs.

*Je me demande où je suis, et par quel hasard je me trouve ici*. En l'occurrence, le hasard a pour nom Catherine II qui donna au prince ces terres bénies en remerciement de ses bons offices diplomatiques. Cependant cet aveu de dépendance coûterait fort à celui qui lie bonheur et autonomie (...*ne pouvant être heureux que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont en mon pouvoir,...*). Tout se passe en effet comme si le prince croyait que sa naissance l'avait dispensé de toute obligation alors qu'elle ne constitue un avantage qu'au sein d'un système complexe d'interdépendances. Ignorance ou orgueil, il n'est peut-être pas nécessaire d'en décider.

Par ailleurs, la paix dont il jouit ici tout comme à Beloeil (cf. *La vie d'un prince* dans le choix de textes) ne lui suffit pas et si pour le moment il n'entrevoit que les désagréments de la cour, il confesse souvent s'y amuser follement (cf. *La cour* dans le choix de textes). La cour offre en effet à ce saltimbanque de grande classe (*Assez gai pour moi, je me fatigue à l'être pour ceux qui ne le sont pas.*) un public avide de divertissements. Si ce regard des autres sur lui n'était pas indispensable au prince, aurait-il consigné sa réflexion par écrit, aurait-il sacrifié sa chère tranquillité pour rédiger ce texte que nous venons de lire ?

## Poursuivre

Lu ainsi, ce texte de Charles-Joseph de Ligne pourrait s'inscrire dans plusieurs parcours ; voici ceux auxquels nous avons pensé.

- Le récit de voyage ou le monde vu par les Occidentaux qui pourrait s'élaborer autour de l'ouvrage de Roger Mathé, *L'exotisme d'Homère à Le Clézio* (cf. Bibliographie).

- L'opposition nature/culture (9) dont les fondements posés par Jean-Jacques Rousseau se déclinent dans les textes de Bernardin de Saint-Pierre, des romantiques, des romanciers de la terre tels Colette, Giono ou Genevoix voire dans un certain discours écologiste récupéré par la publicité.

- L'art de la description qui permettrait de confronter, outre les textes compilés par Jean-Pierre Balpe dans *Paysages et littérature* (10) (cf. Bibliographie), les productions d'autres disciplines artistiques.

---

9. On consultera à ce sujet l'ouvrage de Claude ETERSTEIN, *Le bon sauvage : « L'ingénu » de Voltaire* (cf. Bibliographie).

10. On y lira p. 142 un texte de Supervielle, *La mer secrète*, qui éclaire superbement le rapport d'un narrateur à la nature qui l'entoure.





## **Choix de textes**

### **La vie militaire**

*Les officiers du régiment de Ligne que je commandai à vingt et un ans, étant tous du même âge que moi, nous faisons à la vérité beaucoup de train. Comme par exemple, dans un quartier d'hiver à Dresde, de nous promener avec des chaînes, faire les revenants, changer les enseignes des boutiques, faire des contredanses de chaises à porteur quand nous trouvions des gens qui se faisaient porter sortant d'un grand souper ; crier au feu, seringuer ceux qui se mettaient aux fenêtres, abattre des tentes, etc. En m'amusant à ceci j'entendis un jour bander un pistolet de la part d'un officier qui n'aimait pas les plaisanteries.*

**(Fragments de l'histoire de ma vie)**

*J'ai fait attendre des empereurs et des impératrices, mais jamais un soldat. J'aime bien mieux attendre moi-même les troupes que d'arriver trop tard.*

**(Fragments de l'histoire de ma vie)**

*La prise de la forteresse a été assurée par celle de la ville, qui est due à la plus brillante, la plus éclairée et la plus active des valeurs, du comte de Browne, digne neveu du maréchal de Lacy. Je faisais, pendant cette superbe et vigoureuse entreprise, une diversion avec ma flotte sur le Danube ; et ensuite, pour sauver la perte de quelques jours, et de bien du monde, à l'attaque du chemin couvert, je redoublai le feu de mes batteries, et en fis une nouvelle, dans une île, à cent cinquante toises de la forteresse, qui capitula tout de suite.*

*Je voyais, avec un grand plaisir militaire et une grande peine philosophique, s'élever dans l'air douze mille globes de feu que j'avais fait lancer sur ces pauvres infidèles dont j'entendais les cris d'effroi, car ceux des blessés étaient étouffés par la brûlure et la mort.*

*(...) La beauté et la variété des riches couleurs tranchantes des janissaires, nos bonnets de grenadiers, leurs turbans, notre garnison, les saphis, leurs superbes armes, des chevaux fiers comme eux ; leur air ferme, jamais bas, malgré leur malheur ; point abattus, quoique battus ; les rives du Danube et de la Save bordées de ces figures pittoresques récréaient les yeux et réjouissaient l'âme. Elle était encore un peu affligée de voir emporter par terre et par eau les cadavres du jour et de tout le siège, qui n'avaient pas pu être plus enterrés que les chevaux, les boeufs et les moutons. On sentait à la fois la mort, le brûlé et l'essence de rose : car il est extraordinaire d'unir à ce point les goûts voluptueux à la barbarie dans les moments les plus affreux.*

**(Lettres sur la dernière guerre des Turcs,  
de Belgrade, le 18 octobre 1789)**

*Autrefois quand je faisais tuer du monde, je partageais le danger. Je m'aperçus qu'il était souvent plus dur d'être officier général puisqu'on était exposé à faire tuer les autres sans y être.*

## **La politique**

*Si l'on disait à un souverain de l'Europe : Je vous souhaite un gouvernement militaire ; il vous dirait : Vous êtes un courtisan. — Point du tout, Sire. Ce n'est pas à Votre Majesté que je pense c'est à moi ; c'est à mes paysans, dont je suis capitaine ; c'est aux bourgeois dont je suis lieutenant ; aux petits gentilshommes dont je suis caporal. Nos auditeurs seraient nos présidents, nos quartiers-maîtres les financiers, nos aumôniers tout le clergé. Quelle régie simple et claire ! quelle harmonie par*

*toutes les dépendances ! Messieurs les philosophes crieraient à l'abomination. Ils ne savent pas qu'il n'y a rien d'arbitraire au service ; que chacun, en suivant les règles, peut porter plainte d'une injustice, être cassé, ou faire casser ; qu'un gouverneur de province serait comme un major, visitant sans cesse les casernes, les chambrées, pour voir si l'on est bien habillé, bien nourri, et point traité rigoureusement ; si personne n'abuse de son autorité ; si les femmes ont à travailler ; si les enfants sont bien élevés ; si les supérieurs connaissent le nom et le caractère des inférieurs, pour les prévenir des fautes, afin de ne pas avoir à les punir, etc.*

**(Mes écarts)**

*C'est à présent que l'on voit les effets de ce maudit amour de soi-même, de cet amour-propre enraciné, de cet orgueil épouvantable, qui, à la vérité, n'avait jamais produit autant de maux. Des citoyens insignifiants se donnent à eux-mêmes une mission d'hommes d'État dans toute l'Europe. Des gens qui ne peuvent pas payer leurs blanchisseuses, prétendent payer les dettes de leur patrie ; ils ne peuvent point régler leurs affaires de famille et s'occupent de celles du monde entier.*

*Avec de l'énergie et de la sévérité pendant la paix, et des succès dans la guerre, nous sommes bien plus heureux que nous ne voulions l'être. Respectez l'opinion de vingt turbulents, qu'on peut faire pendre ; elle gagnera vingt millions de dupes, et en fera punir plus d'un, soit d'un côté, soit de l'autre.*

*J'aime la bonté, mais qu'on ne la pousse jamais assez loin pour être obligé de devenir méchant ; et à tous moments cela arrive aux gouvernements, aux précepteurs, aux maîtres.*

**(Mes écarts)**

*Ce que l'on appelle les gens de lettres à présent, fâchés de ce que les gens du monde en ont autant d'eux, se distinguent par beaucoup de morgue, et ont de l'humeur de ce qu'ils ne sont pas consultés par les rois et leurs ministres. Il fallait leur donner un os à ronger. Il était clair que ceux qui avaient le plus d'esprit culbuteraient ceux qui en avaient le moins. Il était clair que ceux qui ne sont rien voudraient être quelque chose ; qu'ils diraient que la noblesse ne devait pas être héréditaire, et qu'ils parleraient au nom du peuple qui sans eux, irait au cabaret, chanterait et ne voudrait tuer ni gouverner personne.*

**(Mes écarts)**

## **Portraits**

*Il [Voltaire] était comique lorsqu'il faisait le seigneur de village. Il parlait à ses manants comme à des ambassadeurs de Rome, ou des princes de la guerre de Troie. Il ennoblissait tout. Voulant demander pourquoi on ne lui donnait jamais de civet à dîner, au lieu de le dire tout uniment, il dit à un vieux garde : « Mon ami, ne se fait-il donc plus d'émigration d'animaux de ma terre de Tournon à ma terre de Ferney? »*

*Il venait le matin s'asseoir sur mon lit et causer avec sa grâce et la gaiété la plus simple, disant et aimant les bêtises de conversation. C'est pour cela que je lui dis : « Votre Mlle Corneille tient plus, à ce que je crois, de la corneille que du Corneille. » Elle était nigra, sans être formosa...*

*Il était toujours en souliers gris, bas gris-de-fer roulés, grande veste de basin longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque et un petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il mettait quelquefois un bel habit mordoré uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques, et galonnée en or, à la bourgogne, galon festonné et à lames, avec de grandes manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts : « Car avec cela, dit-il, on a l'air noble ».*

*M. de Voltaire était bon pour tous ses alentours, et les faisait rire. Il embellissait tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait. Il fit des questions à un officier de mon régiment, qu'il trouva sublime dans ses réponses.*

*Catherine le Grand (j'espère que l'Europe confirmera ce nom que je lui ai donné), Catherine le Grand n'est plus. Ces deux mots sont affreux à prononcer. Je n'aurais pas pu hier les écrire, mais je ne me gênerai plus pour donner d'elle l'idée qu'on doit en avoir. (...)*

*Sa figure est connue en peinture et en relation, et presque toujours bien rendue. Elle était encore bien il y a seize ans. On voyait qu'elle avait été belle, plutôt que jolie ; la majesté de son front était tempérée par des yeux et un sourire agréables, mais ce front disait tout. (...)*

*On ne s'apercevait pas qu'elle était petite. Elle m'a dit, lentement, qu'elle avait été extrêmement vive, chose dont on ne pouvait pas se faire d'idée. Ses trois révérences d'homme, à la russe, se faisaient toujours de même, en entrant dans un salon : une à droite, une à gauche et l'autre au milieu. Tout était chez elle mesuré et méthodique. Elle avait l'art d'écouter, et tant d'habitude de présence d'esprit qu'elle avait l'air d'entendre, quand même elle pensait à autre chose. Elle ne parlait pas pour parler, et faisait valoir ceux qui lui parlaient.*

## **La cour**

*J'ai eu le plaisir d'être souvent têtue avec les souverains, qui sont quelquefois despotes dans leurs plaisanteries. M. le comte d'Artois, à Fontainebleau, voulut me faire aller à la chasse du sanglier avec lui.*

— *Demain sept heures, me dit-il.*

— *Non, Monseigneur ; d'abord c'est de trop bonne heure, et puis la reine veut que j'aïlle jusqu'à la Croix de Toulouse à cheval avec elle. »*

— *Je ne le veux pas !*

— *Cela ne s'en fera pas moins.*

*(...) Le lendemain, à six heures, grand tapage à ma porte. Le jeune prince l'attaque. Je la défends. Il appelle nos amis communs. Je me barricade. Il enfonce, me tire de mon lit, chante victoire, m'habille lui-même et m'emporte presque jusqu'au cheval qui m'était destiné, et au moment qu'il monte sur le sien et qu'il me voit le pied dans l'étrier, je m'échappe. Il se jette presque à bas, me poursuit. Je me cache. Il me passe. Je ne sais où je vais. Je traverse les cuisines du roi, où vingt marmitons, avec autant de broches, me donnent la chasse, me prenant pour un empoisonneur de Sa Majesté. Je traverse un cercle de porteurs, qui me prennent pour un assassin et se mettent en campagne après moi, avec leurs grands bâtons de chaise.*

*Le jeune prince prend le change. J'ai le temps de me reconnaître. Je monte au théâtre. Je me couche sous une rangée de coulisses couchées à terre. Je suis trahi par des ouvriers qui en descendent. M. le comte d'Artois m'y trouve, découvre mes pieds, veut me tirer par là de ma cachette. Je les tire de ses mains, je m'élanche de l'autre côté, et, en voulant me lever de l'autre côté des coulisses, j'y rencontre un grand diable de clou qui, me déchirant toute la joue droite, me met tout en sang. Le prince s'en désole, me console, m'embrasse cent fois et va à la chasse et à ses sangliers.*

*Je me mets bien du sel dans ma plaie. Je l'arrose d'eau-de-vie. Je prends mon mouchoir. Je trouve la reine qui m'attendait et je monte à cheval avec elle.*

***(Fragments d'histoire de ma vie)***

## **Les mondains**

*J'allai pour une blessure aux bains d'Aix-la-Chapelle et de Spa, où il vient du monde de tous les pays de l'Europe, et que l'ignorance des médecins accrédite, parce qu'il est plus aisé de dire : « Guérissez-vous » que de dire : « Je vous guérirai ».*

*J'arrive dans une grande salle, où je vois des manchots faire les beaux bras ; des boiteux faire la belle jambe ; des noms, des titres et des visages ridicules ; des animaux amphibies de l'Église et du monde sauter ou courir une colonne anglaise (11) ; des milords hypocondres se promener tristement ; des filles de Paris entrer avec de grands éclats de rire, pour qu'on les croie aimables et à leur aise, mais espérant par là d'y être ; des jeunes gens de tous les pays, se croyant et faisant les Anglais, parlant les dents serrées et mis en palefreniers : cheveux ronds, noirs et crasseux, et deux barbes de juif, qui enferment de sales oreilles ; des évêques français avec leurs nièces ; un accoucheur avec l'ordre de Saint-Michel ; un dentiste avec celui de l'Éperon ; des maîtres à danser, ou à chanter, avec l'uniforme de major russe, des Italiens avec celui de colonel Hollandais cherchant dans les gazettes le cours du change ; trente soi-disant chevaliers de Malte ; des cordons de toutes les couleurs, les formes, les grandeurs, et des deux côtés ; cinquante chevaliers de Saint-Louis ; de vieilles duchesses revenant de la promenade avec un grand bâton à la Vendôme et trois doigts de blanc et de rouge ; quelques marquises faisant des parolis de campagne ; des visages atroces et soupçonneux au milieu d'une montagne de ducats, dévorant tous ceux qu'on mettait en tremblant sur un grand tapis vert ; un ou deux électeurs habillés en chasseurs : petit galon d'or et couteau de chasse ; quelques princes incognito, qui ne feraient pas plus d'effet sous leur vrai nom ; quelques vieux généraux et officiers, retirés pour des blessures qu'ils n'ont jamais eues ; quelques princesses russes, avec leur médecin, et palatines ou castellanes, avec leur jeune aumônier ; des Américains ; des bourgmestres de tous les environs ; des échappés de toutes les prisons de l'Europe ; des charlatans de tous les genres ; des aventuriers de toutes les espèces ; des abbés de tous les pays ; quelques pauvres prêtres hibernois (12), précepteurs de jeunes Liégeois ; quelques archevêques anglais avec leur femme ; vingt malades qui dansent comme des perdus pour leur santé ; quelques amants,*

---

11. Danse à la mode au milieu du XVIIIe siècle.

12. Irlandais.

*ou qui font semblant de l'être, suant d'innocence, d'adresse, de coquetterie, de modestie et de volupté.*

## **La vie d'un prince**

*J'étais coquet et gourmand et je vois qu'on ne se corrige de rien. On habillait les enfants à la houzarde avant de les habiller ridiculement en beaux messieurs. Je me regardais sans cesse au miroir. Je me trouvais aussi joli que tout le monde me le disait. Je volais tout ce que je trouvais à manger et, en servant la messe, ce qu'on m'obligeait à faire tous les jours, je buvais souvent le vin des burettes.*

**(Fragments d'histoire de ma vie)**

*Mon père ne me parlait jamais. Il me fait monter en voiture, me mène à Vienne et me marie. J'arrive dans une maison où il y a quantité de jolies figures épousées ou à épouser : c'est ce que je ne savais pas. On me dit de me placer à table à côté de la plus jeune. J'appris par mes gens qu'il s'agissait de mariage pour moi. (...) Huit jours après j'épousai. J'avais dix-huit ans et ma petite femme en avait quinze. Nous ne nous étions rien dit. C'est ainsi que se fit ce qu'on prétend être la chose la plus sérieuse de la vie. Je la trouvai bouffonne pendant quelques semaines, et ensuite indifférente.*

**(Fragments d'histoire de ma vie)**

*La vie que je menais à mon cher Beloeil où des guerres, des voyages et d'autres plaisirs m'empêchaient d'être autant que je l'eusse voulu, était fort heureuse. J'allais lire sans être presque habillé dans mon île de Flore où mon bateau volant retiré me sauvait des importuns et d'où j'allais à mes ouvriers. Je revenais me baigner dans mes jolis bains à côté*



*de ma chambre. Je me couchais et me rendormais ou écrivais dans mon lit, à l'ordinaire jusqu'à trois heures et demie que je dînais avec une douzaine d'officiers de mon régiment.*

**(Fragments d'histoire de ma vie)**

*Le mariage de Charles ! Plus de trois mille hommes de mes terres à pied, en houzards, en ouhlans, tirant ou cavalcadant. Outre cette troupe armée et uniformée, troupe de comédie aussi pour mon joli théâtre de Beloeil où nous avons joué bien des fois en société à tous les voyages que j'y ai faits. Les fêtes à celui-là durèrent quinze jours. Il y avait des régates sur l'eau comme à Venise, des joutes, des combats, des jeux, des courses, des tentes, à boire et à manger partout.*

**(Fragments d'histoire de ma vie)**

*Ai-je passé le temps d'aimer ? disait La Fontaine. Non, répondra-t-on, mais celui de l'être. Je le sais ; mais cependant elle m'aimait un peu et comme elle n'est pas femme à aimer davantage et autrement un plus jeune, et un plus beau, cela me suffisait.*

**(Fragments d'histoire de ma vie)**

*Il ne tient qu'à moi d'être vieux. J'ai de quoi. Mais j'ai dit : je ne lui suis pas, et cela me réussit. On peut s'empêcher du moins d'être un vieillard : c'est la paresse de corps et d'esprit qui la constitue. Tant pis pour ceux qui s'y laissent aller.*

*Je me dis aussi : je ne veux pas mourir. Je ne sais comment cela me réussira.*

**(Fragments d'histoire de ma vie)**

**Quelques « petits riens »**

*Le plaisir qu'on reçoit de la louange n'est pas égal à la peine que fait la critique. On prend l'une pour un compliment, et l'autre pour une vérité.*

*En amour, il n'y a que les commencements qui soient charmants et je ne m'étonne pas qu'on trouve du plaisir à recommencer souvent.*

*Lorsque le peuple valait la peine qu'on s'occupât de lui, je m'étais donné celle de m'en faire aimer.*

*Être aimé de temps en temps par une jolie femme qui en aime d'autres ; être pris, quitté, repris, sans qu'on s'en doute, est un état fort heureux.*

*On croit regretter beaucoup ses anciens soi-disant amis qu'on a vu disparaître avec assez de sang-froid. C'est soi-même qu'on regrette.*

## Synthèse

Multiplicité de tons et multiplicité de sujets, miroirs d'une personnalité riche, parfois contradictoire, immergée dans son temps mais aussi d'une étonnante modernité.

Sur les trente-six volumes que Charles-Joseph de Ligne publia à la fin de sa vie, plus de la moitié est consacrée aux arts militaires. La plus haute stratégie y côtoie les conseils sur l'équipement et l'entretien des troupes. Il est l'un des premiers à se soucier des soldats, de leur santé et de leur survie ainsi que de celle de ses ennemis (cf. la prise de Belgrade). La guerre sous sa plume ne se teinte jamais de haine, elle est une sorte de partie d'échec qu'il s'agit de gagner. Dans cette perspective, la confiscation de ses biens – dont son « cher Beloeil » – n'alimentera pas son ressentiment contre les révolutionnaires ; il estimera qu'elle est une conséquence de la défaite de l'Empire ostro-hongrois, dont il est le sujet, face à la France et il l'acceptera comme telle. Par ailleurs, pour ceux qui ont choisi d'y participer, la guerre est l'occasion rêvée d'exercer sa bravoure et sa valeur. Le prince de Ligne est l'un des chantres de la « *virtu* », selon l'expression de Stendhal, et c'est pourquoi il admire en Napoléon le militaire même s'il méprise cet empereur de basse extraction.

L'appartenance à une famille, à un lignage revêt en effet une importance capitale aux yeux du prince. La filiation garantit non seulement la qualité de l'homme (« Bon sang ne saurait mentir ») mais lui assure une fortune et une formation adaptées aux charges qui lui incombent. Doter de responsabilités politiques des gens du peuple relève donc de l'ineptie. La Révolution française a d'autant plus ébranlé le prince qu'il n'y a rien compris. Comme de nombreux nobles de son temps (13), il ne connaît le sort du peuple que superficiellement. Celui-ci, représenté à ses yeux par ses seuls paysans et domestiques, qu'il traite d'ailleurs fort humainement,

---

13. Que l'on pense à Marie-Antoinette qui entendait les femmes de Paris réclamer du pain dit : *Qu'on leur donne de la brioche*.

lui semble soumis à une condition égale dans l'absolu à la sienne. Chacun, par sa naissance, reçoit un lot d'avantages et d'inconvénients certes différents mais qui s'équilibrent et il appartient à chacun d'oeuvrer là où il est né aux tâches liées à son rang. Cette vision, pourtant dénuée de mépris, ne pouvait comprendre les revendications des révolutionnaires. Cet aveuglement est d'autant plus étonnant que Charles-Joseph de Ligne a eu de nombreux contacts avec ceux que l'on considère comme les théoriciens de la Révolution à savoir les Encyclopédistes, Rousseau et Voltaire (14). Bref, pour lui, «Liberté, Égalité, Fraternité» ne sont que des mots qui ne peuvent en rien justifier la mort d'autant de ses amis parmi lesquels Marie-Antoinette qu'il aime.

Chaque année et ce pendant plus de dix ans, le prince a en effet passé plusieurs mois à Versailles où il reçut le surnom de «météore». La vie mouvementée de la cour pas plus que l'élaboration des jardins du petit Trianon ne l'ont empêché d'écrire, essentiellement pour lui d'ailleurs, les menus faits quotidiens. Ses portraits de courtisans, ses anecdotes apportent un témoignage original sur la vie de ce monde de plaisirs, pas toujours innocents d'ailleurs, coupé de la réalité et par là-même peu préoccupé par la contestation populaire.

Cependant, la vie mondaine du prince prit souvent un tour diplomatique ; proche de la cour de France, il est avant tout le sujet de Marie-Thérèse qu'il admire et de Joseph II qu'il sert fidèlement. Par ailleurs, aux cours de ses voyages, il a eu l'occasion de rencontrer Frédéric II de Prusse et de charmer Catherine II de Russie. Charles-Joseph de Ligne a donc eu le privilège de discuter, parfois fort intimement, avec presque tous les «despotes éclairés» de son temps. De son rôle et de son influence dans les accords politiques, il ne raconte que peu de choses mais pour ce qui est du quotidien de ces entrevues, il nous a laissé une foule de témoignages qui pour la plupart rompent avec le discours traditionnel sur ces personnages et les humanisent.

---

14. Pour ce dernier, il est d'ailleurs assez curieux de constater que ce soit l'aspect «seigneur de village» qui ait frappé le prince.

Il en va de même pour Rousseau et Voltaire dont l'évocation apporte un regard original sur ces figures hors du commun. L'esprit « français » de Voltaire, sa verve et ses originalités étaient faits pour le séduire ; cependant l'admiration qu'il lui voue n'entame pas son esprit critique et ne l'empêche pas de souligner ses ridicules. Son jugement sur Jean-Jacques Rousseau est plus mitigé ; il a lu ses écrits et n'apprécie vraiment que *La Nouvelle Héloïse*, mais l'élévation d'esprit l'intéresse et il fera tout ce qui est en son pouvoir pour rencontrer le philosophe. Lorsque celui-ci sera inquiété, il ira même jusqu'à lui proposer asile dans sa terre libre de Fagnolles. Rousseau, persuadé qu'il s'agit là d'un guet-apens, refusera et accusera le prince de duplicité. Cet épisode met en lumière à la fois la tolérance du prince, son attachement à la liberté d'expression mais aussi la suspicion de Rousseau qui à ce moment frôle le sentiment de persécution.

*Les fragments de l'histoire de ma vie* enrichissent considérablement notre connaissance de la vie quotidienne de l'aristocratie au XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi que celle des petits nobles. Au fil des anecdotes, on découvre la nature des relations parents/enfants, l'importance accordée au métier des armes, l'aspect « politique » du mariage, le goût des fêtes fastueuses... tout cela sur un ton léger qui rappelle celui de la conversation.

Habitué aux cours d'Europe et doté d'un esprit vif, Charles-Joseph de Ligne a tôt assimilé l'art de briller en société. Rien d'étonnant donc à ce qu'il excelle à camper un personnage, à raconter une anecdote, à composer des vers de mirliton ou à improviser une scène à jouer. De fait, ce qui étonne le plus le lecteur du prince c'est, jointe à la diversité des sujets, la multiplicité des tons de ses écrits : ils passent de la mélancolie presque romantique (l'extrait analysé) à la *comedia dell arte* (la poursuite avec le comte d'Artois), du trait d'esprit à la description pratiquement exhaustive (Spa), du propos le plus contourné à la franchise la plus crue,... Des quelques lignes des sentences aux centaines de pages des traités militaires, l'ampleur des textes aussi varie. Mais, tous critères confondus, le genre où le prince s'illustre surtout c'est la lettre.

D'une longueur idéale pour un homme toujours pressé, elle permet à la fois de cultiver une intimité que la conversation de salon n'autorise pas

et de traiter avec une grande liberté de tons les sujets les plus variés. Elle constitue un champs clos où le tête-à-tête permet à la spontanéité de guider la recherche constante de la sincérité. Sans jamais se départir de sa courtoisie naturelle, le prince se sert de ce médiateur privilégié tant pour raconter ce qu'il vit que pour développer des raisonnements parfois graves.

Comme l'ont admirablement compris Choderlos de Laclos et Jean-Jacques Rousseau, les lettres révèlent non seulement les liens qui unissent les correspondants mais encore leur personnalité profonde. C'est pourquoi elles constituent une excellente porte d'entrée dans l'univers surprenant et si actuel du prince de Ligne.

Annick DATH